

Galia prit son cahier

Anne-Marie Alonzo

Numéro 50, automne 1998

Témoins d'une terre vivante

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5538ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Alonzo, A.-M. (1998). Galia prit son cahier. *Brèves littéraires*, (50), 133–135.

ANNE-MARIE ALONZO

Galia prit son cahier

Galia se leva avant l'aube, elle se glissa hors de la tente où Jeanne l'amie dormait encore, Galia prit son cahier et sa plume pour écrire, elle écrivit trois pages à la lueur d'une chandelle, écrivit trois pages avant l'aube, trois pages d'un trait, d'un souffle et sans souffler, sans respirer et sans vivre.

Galia écrivit trois pages dans l'urgence.

Galia vit alors sa plume courir, courut avec elle, courut plus vite et courut loin, la plume allait, venait, galopait, chevauchait et galopait encore, la plume se dépêchait, les mots se bousculaient, se heurtaient, se collaient, se mâchaient, les phrases s'allongeaient et Galia souriait, l'écriture lui était bonne en ces jours fastes, l'écriture la choyait.

Galia chercha le rythme, le trouva et le rythme qui cherchait Galia, la trouva en musique, il la trouva ronde, la trouva lente et langoureuse, la trouva soyeuse, pulpeuse au toucher, la toucha, la danse entraînait dans le rythme de Galia, lui frôlait les hanches, la serrait, la courbait, la pliait presque, devenait tango, rumba, *meringue*, la danse roulait entraînant les hanches, le ventre, les seins de Galia, la danse roulait, la terre rou-

lait, les mots roulaient sur la langue de Galia qui écrivait.

Galia écrivit que son amour en tout temps lui manquait, lui manquait en son coeur et en son corps, lui manquait au goût, à l'odeur et au toucher, lui manquait à la vue car Galia aimait la regarder toujours et la regarder longuement.

Galia respirait la peau de son amour, la respirait tant et tant, la peau de son amour sentait la pomme et le jasmin, le pin, la cannelle, le magnolia au printemps. Galia collait son visage au visage de son amour, promenait son nez sur ses joues, son front, ses sourcils, entrouvrait ses lèvres chaudes, respirait son souffle, inspirait puis murmurait : *je te connais, te reconnais*, les mots pauvres de Galia devenaient rivières puis Galia se tut.

Galia que la nuit enveloppait, versa de l'alcool dans un verre, elle le choisit blanc, le but sec, respira longuement dans la chaleur de cette nuit, s'étira et reprit ses feuilles pour écrire.

Galia écrivit n'entendant pas l'amie Jeanne se lever, Jeanne l'amie ne bougea qu'en marchant, glissant ses pieds dans le sable frais, glissant sans faire de bruit, glissant pour ne pas surprendre Galia qu'elle voyait écrire dans l'urgence.

Galia vit ses mots écrits et écrivit tous ses mots, elle se dit : *il faut écrire sans réfléchir, laisser courir, écrire*

comme crier comme rire comme respirer et sans respirer.

Galia écrivit et sentit les mots choisir leur ombre.

Galia ne vit pas Jeanne la regarder, elle ne vit que l'ombre de la plume sur le papier, ne vit ni n'entendit Jeanne la regarder écrire dans cette urgence d'avant l'aube.

Galia sentit alors la main de Jeanne sur sa nuque et Galia frémit, *did I startle you cara, je ne voulais pas t'effrayer*, le soleil se levait à peine, Galia déposa sa plume, rangea ses feuilles, il était temps de manger, la journée serait longue, *ti ricordi, remember then*, dit Jeanne en s'asseyant, *souviens-toi, nous parlions, nous écrivions, we were linked alive.*

Galia se leva, servit le thé et les amandes, il y eut d'abord la lettre et la demande, écrire ensemble, sans visites ni sorties, écrire ensemble et cloîtrées, écrire ensemble, à jamais témoins d'une terre vivante.